

Dans un jardin je suis entré
Les opportunités ratées de la réconciliation
Nichnasti pa'am lagan / Once I Entered a Garden, Israël, 2012,
1 h 37

Élie Castiel

Numéro 292, septembre–octobre 2014

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/72835ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)

1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Castiel, É. (2014). Compte rendu de [Dans un jardin je suis entré : les opportunités ratées de la réconciliation / *Nichnasti pa'am lagan / Once I Entered a Garden*, Israël, 2012, 1 h 37]. *Séquences*, (292), 42–42.

Dans un jardin je suis entré

Les opportunités ratées de la réconciliation



À l'instar d'Amos Gitai, mais en plus acerbe, le cinéaste israélien Avi Mograbi est connu pour ses documentaires engagés, critiques virulentes de la politique de son pays face au conflit israélo-palestinien. La preuve, nous l'avons eue en 2005 avec le très percutant **Pour un seul de mes deux yeux** (Nekam Achat Mishtey Eynay), titre on ne peut plus prophétique et brillant discours sur l'impossibilité de réconciliation. Nous sommes en droit de nous demander si, avec **Dans un jardin je suis entré**, les choses ont vraiment changé.

Élie Castiel

Il paraît impossible de ne pas tenir compte de la situation actuelle entre Israël et la bande de Gaza : des deux côtés, incompréhension et sourde oreille mutuelles. À tel point qu'il est difficile de prendre position même si les destructions massives sur l'enclave gazaouie nous laissent horrifiés. Sur ce point, **Dans un jardin je suis entré** prophétise en quelque sorte l'impossible réconciliation entre deux terres divisées, destinées sans doute à ne jamais s'entendre, même si au fond, Mograbi semble plus optimiste.

Pourtant, le cinéaste a toujours eu une position défaitiste du conflit. Quelle que soit sa démarche, plus qu'à une critique de son pays, c'est surtout à l'immobilisme, au manque d'empathie, à toutes ces fins de non-recevoir incessantes que le cinéaste fait allusion. Ici, son amitié de 30 ans avec Ali Al-Azhari, professeur palestinien, sert de toile de fond pour illustrer l'indéfectible fidélité d'une solide entente malgré le parcours déformé du temps qui passe.

Il est dit dans le film que « le rêve sioniste se dissout dans l'histoire ». Comment interpréter cette déclaration aussi rationnelle que déchirante ? Mais Mograbi ne semble pas y répondre, et c'est peut-être intentionnel. Car ici, il s'agit surtout de voir que, malgré les différents conflits, l'amitié entre l'Israélien et le Palestinien a survécu. Cette relation intellectuelle montre jusqu'à quel point les mésententes peuvent être réglées par une compréhension de l'autre. Il y a sans doute là une approche romantique par rapport à l'Histoire. Plus émotif qu'analytique, Mograbi nourrit les sentiments avec le cœur et l'esprit.

La présence de la jeune et belle Yasmine, fille du professeur, constitue l'une des parties les plus importantes du film. Métissée, née d'un père musulman et d'une mère juive, elle vit quotidiennement, malgré son jeune âge, une dualité originelle qui ne peut se résoudre que par la fusion des mentalités. Film intimiste qui ne jure que par la parole, **Dans un jardin je suis entré** fait référence à une chanson d'Asmahan, sœur du célèbre acteur-chanteur égyptien Farid El Atrache. Elle parle d'enfermement, de liberté, d'amour désincarné, de rêves enfuis, mais aussi d'entente, de réconciliation et de retrouvailles.

Il y a aussi l'histoire de Marcel, un cousin du père de Mograbi. Originaire de Beyrouth, il a décidé, lors de la création de l'État d'Israël en 1948, de se rendre à Tel-Aviv. Ayant senti que son âme était ailleurs, il revint à Beyrouth jusqu'en 1967, alors que les circonstances (évidentes) l'obligèrent à retourner définitivement en Israël – prouvant jusqu'à quel point l'Histoire peut manipuler l'individu.

Dans ce beau poème imagé, la parole est le seul recours à la notion du temps. Utiliser des jeux de mots, recourir aux archives, pointer du doigt la roue du destin, situer le conflit sous un angle discret plutôt que combatif... voici en quelque sorte les ingrédients formatifs de la proposition d'un cinéaste rêveur qui nous pousse à le suivre.

Pour Al-Azhari, revoir l'emplacement de ce qu'était le jardin familial, c'est voir l'occupation non seulement d'un point de vue politique et militaire, mais également géographique. À ce moment, Mograbi se fait discret, contrairement au reste du film où le côté volontairement narcissique se fait entendre. L'ire cède ici la place à un discours théorique, voire à un dialogue *civilisé*, épris de vie. La culpabilité de l'un et la dévalorisation de l'autre fusionnent comme par un tour de magie pour faire naître une possible parole conciliatrice.

Mais comment y accéder dans une terre qui, selon le cinéaste, est un *no man's land* atteint de paranoïa ? Cette terre lui semble incomplète. Comme son film, d'ailleurs, qui ressemble plus à un *work in progress*, comme si l'achever était un objectif totalement soumis aux vicissitudes de l'Histoire, comme si le temps s'était arrêté pour que les deux parties conflictuelles prennent le temps de respirer et, en fin de compte, proposer une solution viable.

Avec des cinéastes comme Avi Mograbi, le discours de la méthode apporte une nouvelle orientation à l'art du cinéma sous la forme d'une interrogation : Israël / Palestine... que peut vraiment le cinéma ?

■ NICHNASTI PA'AM LAGAN / ONCE I ENTERED A GARDEN | Origine : Israël – Année : 2012 – Durée : 1 h 37 – Réal. : Avi Mograbi – Scén. : Avi Mograbi, Noam Enbar – Images : Philippe Bellaïche – Mont. : Avi Mograbi, Rainer Trinkler – Mus. : Noam Enbar – Son : Florian Eidenbenz – Avec : Avi Mograbi, Ali Al-Azhari, Philippe Bellaïche, Yasmine Al-Azhari Kadmon – Prod. : Serge Lalou, Avi Mograbi – Dist. / Contact : Épicentre Films (France).

Photo : Dans ce beau poème imagé, la parole est le seul recours à la notion du temps.